

3511

Lyon, le 15 octobre 1917



Chère Marquise,

C'est vrai, je suis bien peu digne de votre bonne amitié. Je veux vous écrire depuis mon retour, mais j'ai été submergé par toute sorte d'affaires laïcs en soustrane et par toute sorte de gens qui m'ont pris au collet. Encore à présent, je vous écris dans le brouhaha d'un cabinet assiégo, et je m'en excuse. M. Ricoltès, qui sort de chez moi, vous dira que je ne mens pas.

J'ai été soustrant au début des vacances, comme vous le savez. J'espérais pouvoir aller à Paris. Je m'étais promis de vous voir. Mais mon médecin a pensé que la montagne m'était nécessaire pendant quelque temps. Je suis resté une semaine au Villard de Lans, puis, excédé par les rumeurs de la Société bourgeoise en villosité, j'ai descendu le Rhône (le loup de ses rives) jusqu'à Marseille, où j'ai eu le grand coup de soleil. Après être resté si longtemps une sorte de scribe accroupi, j'avais le vertige du grand air et des vastes espaces. Mais ces circulations dans des villes ne m'ont

1128  
pas repensé tout à fait comme il aurait  
fallu. Je rentre sans joie dans mes habitudes  
sédentaires. À l'ailleurs tout ce temps de vacances,  
je l'ai passé dans le tourbillonnement des  
grands scandales politiques et des commentaires  
passionnés qu'ils font naître. L'histoire vérifiée  
terriblement et confirme tout ce que vous  
me disiez de Malroy, cette inconscience criminelle,  
ce bohème sans dignité, cet effrayant de Sarga-  
=uisateur. Le comble, c'est de le voir invoquer  
la République, le parti républicain et ses principes,  
pour tenter de se justifier. Voilà ce que les  
honnêtes gens n'admettront jamais et ce qui  
l'achève. Et puis, après son discours, il  
s'évanouit, comme à un quatrième acte.  
Quel mauvais comique, dirait-on, s'il ne  
s'agissait d'un des hommes qui ont fait  
le plus de mal à la patrie.

J'organise la Bibliothèque Bestant, dont  
je continuerai le classement avec mes  
étudiants. Nous voulons que tout soit digne  
de vous. Je n'aurais pas voulu vous écrire  
sans vous envoyer un petit modèle réduit  
de l'inscription, pour que vous puissiez  
juger des proportions, de la disposition des  
lignes, du caractère de l'ensemble. Ce modèle,  
je dois l'avoir mardi ou mercredi, si j'en  
ne suis pas victime, une fois encore, d'une  
menteuse promesse de ces artisans qui  
invoquent toujours, avec de grands serments,

~~tantandevant~~ le Dieu-de-la-Semaine. Prochaino.

Je ne vous dis rien de la mort de M. Liard.  
 Nous aurions de bien tristes raisons de la redouter.  
 Mais l'événement est encore plus douloureux que  
 sa prévision. Quel grand, solide et utile Français  
 nous perdons !

Je vous prie, chère Marquise, de bien vouloir  
 ne considérer ceci que comme un petit billet  
 d'excuses sincères et d'amitié respectueuse.  
 Avec le projet d'inscription, vous recevrez  
 une vraie lettre.

Je vous prie d'agréer, chère Marquise,  
 l'hommage de mon fidèle et respectueux attacho-  
 = ment.

Henri Focillon

M. Ricottier me dit que vous voudriez nous  
 envoyer les livres et les vitraux, et que vous ne  
 savez pas où les adresser. Mais au murée, si  
 vous le voulez bien : j'enverrai les livres à la  
 Bibliothèque Bertaut. Enseigneur, et j'installerai  
 les vitraux au Palais des arts. Que de reconnaiss-  
 = sance encore.

